

— — — — —
Ma belle Malouine

Malo Molay

— — — — —



Chapitre 1

1. L'an 2000

Dans les collines loin de chez nous, Tinky Winky enculait gentiment Laa-Laa. Près d'eux, Poo se délectait de la petite pipe qu'elle offrait à Dipsy. Ce jour-là, les Teletubbies s'aimaient vraiment très fort...

Je me réveillai en sursaut. À force de ne plus baiser ma femme, mes rêves prenaient de drôles d'allures. Tout était devenu prétexte à d'obscurs songes obscènes. Je m'assis en tailleur, là, dans le noir, renversant la couette sur elle. Machinalement, je pris mon sexe endormi au creux de ma main, comme pour mieux réfléchir à ma condition d'époux frustré. Une vague lueur émanait de la chambre de mon fils. Je l'entendais respirer paisiblement. Rien ne bougeait. Mon chat, qui pourtant m'avait vu me relever, ne daigna même pas émerger de son coussin pour venir chercher une caresse. Cette nuit-là, l'étendue de ma solitude ne m'était jamais apparue aussi grande. Je m'extirpai du lit pour aller pisser ma détresse. À tâtons, je longeai le bord du lit. Si tout était en ordre, j'allais rencontrer sur la droite une chaise en

bois qui me servait de porte-linge, puis, en tendant la main gauche, l'horrible armoire en mélaminé et enfin tout droit l'embrasure de la porte. Je parvins à celle des toilettes sans avoir réveillé qui que ce soit. Je refermai la porte sur moi, tentant de ne pas la heurter bruyamment contre le chambranle. J'allumai la lumière et, de manière lasse, posai mon cul sur la lunette des chiottes.

Je pissais toujours assis la nuit. Sans doute était-ce parce que la plupart du temps je profitais de cette excursion nocturne pour accomplir des actes peu avouables. C'est vrai que j'avais la branlette facile. À peine avais-je vidé ma vessie que déjà mes mains convergeaient vers les parties les plus intimes de mon corps, la gauche empoignant la base de mon sexe, la droite effleurant le dessous de mes bourses pour me faire bander plus rapidement. Le temps m'était compté. Je n'avais guère envie que ma femme réalise ce que j'étais en train de faire. Je ne la baisais que trop rarement, mais malgré cela, je ne voulais pas lui donner l'image d'un homme faillible.

Cette nuit-là ressembla aux précédentes. J'urinai à la hâte et me mis à replonger mes sens dans le flot de souvenirs exaltants des premières fois avec ma femme. Avant le mariage... Avant d'être parents... Mon cas n'avait probablement rien d'exceptionnel. Combien étions-nous, à cet instant, d'hommes mariés, seuls dans nos chiottes, à nous remémorer les gâteries dont nous avaient gratifiés, en leur temps, nos tendres et jeunes fiancées, pour évacuer notre trop-plein d'émotion. Peut-être des millions, assurément des milliers, au moins des

centaines, sans aucun doute des dizaines. En tout cas quelques-uns. Pitié, que je ne sois pas le seul !

Après avoir joui, comme à l'accoutumée, debout, visant le trou des toilettes, l'imaginant être la bouche béante de ma femme, je regagnai ma couche, m'appliquant avec soin à ne choquer aucun meuble. Et elle dormait, comme à l'accoutumée, sur le côté. Je caressai furtivement son dos, son flan, ses fesses avant de me tourner moi aussi de mon côté. Le corps et l'esprit vides, je pouvais enfin me rendormir sereinement. Je ne serais plus assailli de rêves turpides.

* * *

Je m'appelle Malo. Je suis Breton. Ou du moins, je tâche de l'être. Malo était un moine ayant vécu au sixième siècle. Il serait originaire de Llancarvan au Pays de Galles. Son nom originel est Mac Low ou Mac Lew, francisé en Maclou et plus particulièrement Malo en Bretagne. Et il a fallu qu'il vienne évangéliser l'Armorique. C'eût été préférable pour moi qu'il aille prêcher ailleurs car ce détail a une incidence sur ma propre identité : Ma famille a, comme on le dit parfois, un vieux fond aristocratique. La particule s'est perdue dans les tréfonds de l'Histoire. Mon père a toujours dit que cela s'était produit au XVII^e siècle pour une sordide affaire de vol de bijoux. Je n'ai jamais réellement cherché à approfondir le sujet. Toujours est-il que notre patronyme est ainsi passé de *de Molay* à *Molay* tout court. Et mon père, lui aussi Breton, n'a rien trouvé de mieux que de me donner comme prénom le nom de la ville qui m'avait vu naître. *Ne jamais oublier*

d'où l'on vient. Rassure-toi Papa, je ne suis pas prêt d'oublier.

Je m'appelle donc Malo Molay. Comme d'autres auraient pu s'appeler Douleur Auventre ou Point Decôté. Le pire, c'est que je reste persuadé que mes parents ne se sont jamais rendu compte de la chose, fiers qu'ils étaient d'avoir transmis un prénom breton à leur fils unique. Toute ma vie repose sur ce jeu de mots involontaire. Je n'ai jamais été crédible. Ou plus précisément, les autres ne m'ont jamais pris au sérieux, moi qui, pourtant, ai toujours tenté de faire de mon mieux.

À l'époque de cette histoire, au début des années 2000, j'avais 40 ans. Selon moi, j'étais au mitan de mon existence. J'avais gravi ma montagne, besogneusement, laborieusement. J'étais parvenu à son sommet. Il me semblait désormais que la descente se déroulerait de manière beaucoup plus rapide, plus vertigineuse aussi. Jusqu'au terme du voyage. Et qu'avais-je fait durant cette ascension ? Pas grand-chose ou peu. En étais-je pleinement satisfait ? Pas vraiment. En bas, la vallée paraissait m'attirer à elle avec encore plus d'insistance que je ne l'avais prévu. Je me devais donc de trouver un moyen de profiter du reste du parcours, sans me contenter de dévaler les pentes, de les subir. Dorénavant, je descendrais en tâchant d'apprécier la moindre parcelle, rendant mon chemin plus long, augmentant sa distance pour débusquer ce que je n'avais encore jamais exploré, que ce soit en montant ou que ce soit au sommet. Bref, si les métaphores à la con sur l'éphémère de la vie n'étaient pas mon fort,

j'étais bien décidé malgré tout à ne pas crever sans avoir vécu pleinement. Et à me revoir dans ces chiottes, le froc baissé, la bite dégoulinant de plaisir honteux, je me rendais compte que j'en étais encore bien loin.

* * *

Le réveil sonna trop tôt, comme d'habitude. 7 h 16, pour être plus précis. J'avais des habitudes qui frôlent le délire obsessionnel. Je ne pouvais faire sonner le réveil sur une minute impaire. Idem pour le volume de la radio ; pas de 35 ou de 37 mais du 34 ou du 36. Je ne pouvais pas mettre le pied gauche sur la première marche de l'escalier et surtout pas arriver en haut avec le droit. Si j'effleurais quelqu'un avec la main gauche, je devais l'effleurer pareillement avec la droite. Quant à mon petit déjeuner, je foutais toujours mon bol de chocolat au micro-ondes avec la main gauche, et je le réchauffais 70 secondes. Tout ça frisait la débilité. En réalité, ce n'est pas que je ne pouvais pas, c'est que je ne devais pas. Si par mégarde, j'enfreignais une seule de ces règles stupides, je m'étais imaginé que cela anéantirait tout espoir de LA revoir, Elle, ma Belle Malouine. En fait, cela durait depuis vingt longues années. Sans que cela perturbe ou pourrisse mon existence. À la longue, on n'y prête plus attention ; on rentre dans le machinal. Tout déraille lorsque sa bonne femme fout les pieds dans le plat en s'étonnant que le réveil soit toujours sur 7 h 16. Et là, comme un con, on feint le hasard, et comme ça ne prend pas, on s'explique ; on essaie en tout cas. On minimise ces petites habitudes, on leur donne un aspect enfantin. On attendrit son épouse, on la prend dans ses bras, tout

en recalant dans son dos le réveil sur 7 h 16 du bout des doigts. Mais surtout on se tait sur la vraie raison de ces comportements.

À 7 h 16 donc, je me levai. Ma femme émergea de son sommeil tranquillement quelque temps après. Mon chocolat tournait sur lui-même derrière la vitre du four. En attendant, j'allai à la rencontre de ma femme qui était en train de mettre son soutien-gorge. Son 95 C me convenait parfaitement. Nous nous embrassâmes, je la pris dans mes bras quelques instants et parcourus de mes mains son dos puis ses épaules pour terminer sur ses seins. Habilement, elle se détourna pour prendre son pantalon, m'obligeant ainsi à relâcher mon étreinte. Mon chocolat était enfin chaud. Je me dirigeai vers la cuisine, soupirant silencieusement. Elle ouvrit les volets. À cette période de l'année, le soleil n'était pas encore levé. Les voisins étaient debout eux aussi. Ducon passa sur le trottoir avec son chien. Herblay se réveillait comme chaque matin la tête dans le cul.

J'entendis l'eau de la douche couler. Ma femme lavait mon fils. J'aimais mon fils mais j'avais perdu toute motivation concernant son éducation. Dire qu'à la maternité, nous nous battions ma femme et moi pour lui changer ses couches. Dire qu'à 3 ans, il connaissait les planètes du système solaire et tout un tas d'informations qui lui étaient parfaitement inutiles. Mais depuis deux ans, je n'étais plus que l'ombre du père que j'avais été ; comme si ce rôle s'annihilait à mesure que celui de mari disparaissait. Je luttais pourtant contre cette fatalité. Mon fils n'avait pas à pâtir de ma lassitude. Mon fils n'avait pas à souffrir du

fait que ma femme ne voulait plus que je la saute. C'était pourtant ainsi ; plus elle se désintéressait de moi, plus je me désintéressais de lui. Et un fossé, plus large chaque jour, avait fini par se creuser entre lui et moi, entre elle et moi, entre eux et moi.

À la hâte, je vidai le reste de mon chocolat dans le lavabo et rentrai dans la salle de bains. Ils parurent tous les deux étonnés de me voir là, ainsi, plutôt entreprenant. J'empoignai le savon et commençai à lui laver les jambes. Ma femme, postée à mes côtés, me fit comprendre que c'était déjà fait. Je reposai alors le savon. Après des mois et des mois, mes gestes n'avaient plus rien de naturel. Et pourtant, j'en avais pris des bains avec mon fils. Je lui en avais raconté des histoires de pirates et de corsaires, le bain moussant au menton, le peigne à la main en guise de sabre d'abordage. Je lui souris vainement. Il ne s'en aperçut pas. Je m'agenouillai alors pour être à sa hauteur mais déjà ma femme l'extirpait de la baignoire pour l'envelopper dans son petit peignoir Mickey. En un instant, ils avaient quitté la salle de bains. Je rinçai la baignoire pour ne pas perdre la face. Puis je me mis la tête sous l'eau de la douche, m'empêchant ainsi d'entendre ces bruits si familiers de mon enfant riant aux chatouillis de sa mère. Comment avait-on pu en arriver là ? C'était incompréhensible. Pourtant, cela n'avait rien de très original.

Mes parents avaient divorcé après vingt ans de mariage. Exténué par l'ennui, mon grand-père avait fini par quitter ma grand-mère à l'âge de soixante-trois ans. Quant au frère de ma mère, il était de notoriété familiale

Malo Molay

Ma belle Malouine



Début des années 2000. Voilà que je versais lamentablement dans la banalité d'une vie de quadra. Ma femme m'abandonnait à mon triste sort. Par la force des choses, je goûtais, à nouveau, aux plaisirs solitaires. Et une chose en emmenant une autre, je découvrais des pratiques inconnues en franchissant l'infranchissable : tromper ma femme. Tout ce petit manège de petites jeunettes et de vieilles à baiser aurait pu durer des siècles. Seulement, il a suffi que Solène réapparaisse dans ma vie. Solène, mon amour d'enfance, mon seul amour, ma belle Malouine.

Un roman à la fois drôle et touchant qui traite de la misère sexuelle et affective, comme peuvent en connaître de nombreux hommes. L'auteur n'hésite pas à nous faire partager sa condescendance comme ses moments de honte, de doute qui nous attendrissent comme nous offusquent.

Après avoir grandi en région parisienne, Malo Molay est revenu vivre en Bretagne, au vieux pays de ses ancêtres. Tour à tour animateur culturel, libraire et éditeur, il se consacre désormais à l'écriture. Ses sources d'inspiration ne sont autres que sa femme et la région de Saint-Malo. Deux sujets tout autant mystérieux qu'envoûtants.

Photo de couverture : "Pin me up" par Moritz Maibaum - Modèle : Ophélie Overdose

COLLECTION



www.tabou-editions.com

ISBN édition papier : 978-2-36326-064-2

ISBN édition numérique PDF : 978-2-36326-691-0

ISBN édition numérique Epub : 978-2-36326-692-7